

Le monde ne cessera jamais de s'inventer

Mélanie Vincelette, *Petites géographies orientales*, Montréal, Éditions Marchand de feuilles, 2001, 148 p., 12,95 \$.

D. Kimm, *La suite mongole*, Montréal, Planète rebelle, 2001, 80 p., 19,95 \$.

Yves Boisvert, *La pensée niaiseuse, conception graphique de Dyane Gagnon*, Trois-Rivières, Éditions d'art Le Sabord, 2001, 168 p., 39,95 \$.

Yvon Paré

Number 106, Summer 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37394ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paré, Y. (2002). Review of [Le monde ne cessera jamais de s'inventer / Mélanie Vincelette, *Petites géographies orientales*, Montréal, Éditions Marchand de feuilles, 2001, 148 p., 12,95 \$. / D. Kimm, *La suite mongole*, Montréal, Planète rebelle, 2001, 80 p., 19,95 \$. / Yves Boisvert, *La pensée niaiseuse, conception graphique de Dyane Gagnon*, Trois-Rivières, Éditions d'art Le Sabord, 2001, 168 p., 39,95 \$.] *Lettres québécoises*, (106), 27–28.

Mélanie Vincelette, *Petites géographies orientales*, Montréal, Éditions Marchand de feuilles, 2001, 148 p., 12,95 \$.

D. Kimm, *La suite mongole*, Montréal, Planète rebelle, 2001, 80 p., 19,95 \$.

Yves Boisvert, *La pensée niaiseuse*, conception graphique de Dyane Gagnon, Trois-Rivières, Éditions d'art Le Sabord, 2001, 168 p., 39,95 \$.

Le monde ne cessera jamais de s'inventer

Départs physiques, aventures imaginaires et égarements dans des mondes connus. Il n'y a plus d'ailleurs, il n'y a que l'ici. Les mots vont dans toutes les directions. Le temps creuse l'espace, la parole se fait départ et désir. Et s'il n'y avait plus que les mots qui planent sur toutes choses ?

RÉCIT
Yvon Paré

QUE VOICI UN LIVRE ÉTONNANT ! Une jeune écrivaine, vingt-cinq ans à peine, nous pousse vers l'Asie mythique et réelle. Quinze récits pour apprivoiser cette femme-narratrice qui va d'amour en amour, de départ en retrouvailles sur une planète trop grande et tellement petite. L'Asie et le Moyen-Orient servent de prétexte et de décors. Elle travaille comme journaliste, mais ce n'est pas là le sujet des récits. Oublions les grands reporters qui prétendent expliquer la confusion politique d'un pays aussitôt qu'ils y mettent les pieds. Nous basculons dans l'ambiguïté, le flou, la mouvance des choses et de la vie.

Je t'ai dit que je ne voyageais jamais avec espoir. Quand je parlais, c'était toujours par désespoir. Quand plus rien n'allait. Quand l'air devenait irrespirable. Je quittais. Je fuyais. À voir le nombre de tampons sur mon passeport, j'étais souvent malheureuse. Ailleurs, j'étais autre. Un changement s'opérait en moi. J'avais une conscience plus claire de ma liberté. (p. 64)

Ce qui importe, c'est ce là-bas, l'arrachement à ce qui blesse, la marche devant soi. Vincelette nous accroche par un détail et une image. Quelques mots et nous sommes ailleurs. Nous sentons ces fleuves parfumés qui glissent dans la lumière d'une fin de journée trop chaude. Les fleurs embaument, les pagodes luisent et les chants des moines agitent l'âme. Nous sommes envoûtés par cette lenteur et la douceur de l'air. Faut pas s'y fier. Tout n'est qu'apparence ! Au creux du ventre, le désir persiste, l'amour que cette narratrice ne peut fuir et qui retourne le corps et les sens. Il y a un



homme, celui qu'elle va rejoindre pour l'épouser même si elle ne l'aime plus, celui qu'elle suit, celui qu'elle va quitter. Il y a tous les autres, partout. Amants, amours éphémères comme une ombre qui plane loin au-dessus du désert. Le but du voyage reste incertain, peu probable. Ce n'est pas la fin qui importe mais ce poids de soi que l'on transporte comme une valise trop lourde.

Je suis en train de rejeter mon corps comme on rejette un poumon fraîchement greffé. J'ai le spleen de Singapour car je t'aime. J'ai honte. J'ai honte car je sais

qui tu es. Je sais que tu es mon ami depuis quelques années. Je sais que tu es aussi l'ami le plus fidèle de celui que je vais épouser. Tu m'accompagnes dans les rues de Singapour, tu m'accompagnes à travers la Malaisie, la Thaïlande et le Laos où celui que j'épouserai m'attend. Nous attend. Tu seras à la cérémonie de mon mariage. (p. 13)

Toujours la mort, le désir qui font fuir et partir droit devant. Voyager, c'est s'arracher à un lieu et à soi, couper et nouer des liens. Mélanie Vincelette esquisse des pages magnifiques quand sa narratrice suit un photographe dans le désert où le silence devient objet d'écriture. Peut-être le récit le plus réussi de l'ensemble.

Parfois son silence était tellement profond que sa personne toute entière se dissolvait dans le grand désert de sel et c'était comme si je m'y retrouvais seule. Sans lui. Comme si je ne le voyais plus. Je marchais à reculons pour observer mes pas dans le sable. Pour ressentir ma propre présence. Mes empreintes avaient un tout petit peu modifié le grand désert où les fleurs sont sans parfum et la beauté est dans les yeux des nomades. Seule, je m'étais évadée de toi et de la Jordanie. Seule, j'étais libre. Ou presque. (p. 19)

Des récits un peu tordus malgré les apparences, où la quête de soi prend forme dans l'espace, au creux du temps.

Voyage dans la tête

D. Kimm avec *La suite mongole* touche à un aboutissement. Elle a traîné ce projet pendant une dizaine d'années, l'a figolé pour parvenir à cette forme définitive, ce livre qui se leste d'un cédérom. Avec le travail de D. Kimm, il ne pouvait en être autrement. La parole et l'écrit ont toujours été étroitement enlacés chez elle.

Voyage dans la tête et dans un pays fantasmé. Exploration aussi d'une imagerie qu'il faut visiter avec recueillement. Arrêts devant ces icônes qui ornent le livre et qui sont autant de fenêtres sur une autre époque. Il faut s'imprégner de ce monde étrange, toujours mouvant et en quête de terreur et d'excès. Et nous aimons la fille sauvage qui chevauche les siècles et les fleuves, traverse des plaines griffées par le vent et la neige. Toujours cette cavalcade, toujours la colère et la férocité qui poussent vers ce lieu où la mort et la vie se soudent bouche à bouche. Moments fugaces, éclairs, sons qui se répercutent avant de s'évanouir comme un oiseau dans le ciel. Le monde vacille et il est possible de l'inventer, de le mouler à son image et à son esprit.

Lorsque le vent a soulevé la poussière autour de moi, je n'ai pas capitulé, je n'ai pas souhaité vivre dans un autre lieu, un autre temps, j'étais née ici et j'allais assumer ma condition ici, être puissante comme un fleuve et belle comme une prière, charnelle comme un printemps et lucide comme une condamnée ; mais il fallait le jurer, le jurer et répéter sans cesse, me convaincre d'y croire car il n'y avait personne pour m'aider. (p. 14)



Le
printemps
littéraire
chez
Hurtubise
HMH

l'écriture
française
d'Amérique
et
d'ailleurs...

dans la collection AmÉrica

Philippe Aquin
La route de Bulawayo

Raphaël Korn-Adler
São Paulo ou la mort qui rit

dans les Cahiers du Québec

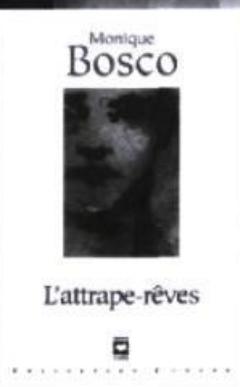
André Brochu
Rêver la lune
L'imaginaire de Michel Tremblay dans
les Chroniques du Plateau Mont Royal

dans la collection L'arbre

Monique Bosco
L'attrape-rêves



www.hurtubisehmh.com



D. Kimm choisit l'épique, l'intime et le fantasmagorique. Tout est refus, colères et désirs, fuites et effleurements, danses et paroles. Senteurs, halètements et lourdes fumées montent. Nous souffrons avec l'air, la terre, l'eau, le feu et la lumière. Les grandes forces telluriques se matérialisent.

Suite poétique solide, retenue et efficace. Textes sensuels qui mêlent poussière, sable, soleil et vents qui ont macéré dans la neige. Une sorte de martèlement des désirs nous emporte comme une charge de chevaux que repousse l'élan de l'histoire. Nous ne pouvons qu'adhérer à ce projet original et très particulier. Il suffit de se laisser emporter par la musique, d'avoir tous les sens en éveil pour sentir le monde.

C'est la pleine lune et les femmes du village sont devenues folles. Elles aboient comme des chiennes en chaleur. Elles sont accablées par un ennui constant qui cause des dérèglements de l'esprit. Il ne pourra le supporter. Il va venir ici quémander mon assistance. Je l'attends de pied ferme. (p. 55)

Et si tout était à vendre

Yves Boisvert plonge dans un monde tellement familier qu'il en devient étrange. *La pensée niaiseuse* étonne par sa dimension, son amplitude et ses intentions. Une suite de réflexions et de questions sur le quotidien nous pousse dans la réalité québécoise. Tout est produit publicitaire dans notre monde numérique et de courriels. Yves Boisvert et Dyane Gagnon sont partis de ce principe pour explorer des idées et des clichés mille fois entendus dans ce Québec qui n'en finit plus d'osciller entre l'état de province « komlèzôte » et de pays référendaire. Prenant prétexte à une fable, celle du comte d'Hydro qui rêve d'électrifier le Québec dans ses moindres espaces, Boisvert se fait redresseur de vérités et pourfendeur d'idées reçues. Il attaque, secoue le politique pour en faire du poétique. Il ne recule devant rien, il martèle les pires outrances et les pires sophismes. La publicité doit marquer, secouer les pulsions. *La pensée niaiseuse* se donne tous les droits et toutes les obligations. Nous haussons les épaules devant les jeux questionnaires, les démonstrations tordues, la fausse facture d'Hydro-Québec. Boisvert et Gagnon bousculent, manipulent, tordent les faits pour arriver au but. Il faut convaincre et vendre. Ce travail resterait banal et indigeste si nous n'avions l'œuvre d'art. Tout le livre prend son sens dans le travail de Dyane Gagnon. Elle a poussé le concept marchand et publicitaire dans ses derniers retranchements, recyclant, réinventant des images connues et tellement diffusées qu'elles en sont devenues invisibles.

Il s'avère à peu près impossible de lire ce livre. On le regarde, le feuillette pour chercher la référence et le clin d'œil. On a l'impression de parcourir un palimpseste publicitaire. Ici, la forme porte le message et le message invente la forme. L'œil surtout est sollicité. Dyane Gagnon a réalisé un travail exceptionnel, mené à terme une entreprise terriblement exigeante.

Très fortement inspiré du pop art, l'ouvrage nous amène de découverte en trouvaille, de petite surprise en étonnement. Même que plusieurs pages ont été vendues et payées par des artistes et des individus. Certains sont connus.

Amusant, cinglant, *La pensée niaiseuse* se visite comme un album. Il faut en scruter les détails, se laisser emporter, revenir, repasser et sourire. Il faut se faire maraudeur pour apprécier ce travail exceptionnel. Oui, nous avons là un ouvrage étonnant, détonant, outrancier mais combien sympathique. Yves Boisvert et Dyane Gagnon signent une grande réalisation. Ils fouillent le monde de la publicité dans ce qu'il a de plus bête pour en faire de l'art. Parole de comte d'Hydro !



Yves
Boisvert